

brick qui s'y trouvait en station, déploya un signal auquel l'*Amphitrite* répondit en hissant son numéro. Plusieurs autres signaux furent échangés pendant que le navire achevait sa bordée pour aller mouiller au vent du stationnaire. La frégate venait de charger ses huniers et de laisser tomber ses ancres ; elle courait encore sur son erre, lorsqu'une embarcation déposa à son bord le commandant du brick accompagné d'un enseigne et d'un aspirant. Le capitaine attendait son confrère à la coupée, et après les premières politesses, tous deux se retirèrent dans la galerie d'arrière, laissant les officiers de l'état-major de l'*Amphitrite* se presser avec ardeur autour de leurs camarades du brick qu'ils accablaient de questions multipliées en échange des lettres et des nouvelles apportées de France.

Kerguelen sur qui, en sa qualité de premier lieutenant de la frégate, retombait tout le travail et la responsabilité du navire, était en ce moment trop absorbé par les devoirs de son poste pour prendre part à la curiosité générale. Un lieutenant est à la fois à bord, ce qu'est un intendant dans un château, un juge de paix dans un canton : c'est lui qui est chargé de l'ordre et de la propreté ; il surveille l'état moral comme l'état physique de l'équipage ; il maintient la discipline et la santé, et en même temps sa vigilance doit se porter sur le matériel du bâtiment depuis le moindre bout de filin jusqu'aux réparations les plus importantes du gréement. Cette position mixte, ces attributions multiples ont leurs périls, et pour prix de son labeur de tous les moments, le lieutenant ne recueille parfois que l'antipathie de ses subordonnés, de fréquentes discussions avec le commissaire, dont le chiffre inflexible et les vues économiques ne s'accordent pas toujours avec les nécessités du moment, et de plus il a souvent à lutter contre les orages de l'humeur de son supérieur, qui accuse et charge sa responsabilité. Cependant ce rude apprentissage est la meilleure école du métier, et c'est ainsi que les jeunes officiers acquièrent l'expérience et les connaissances pour commander à leur tour.

Kerguelen était donc fort occupé à la toilette de sa frégate, qu'il aimait comme un père, tant il l'avait étudiée dans ses plus minutieux détails ; tant il appréciait les rares qualités qu'elle déployait sous toutes les allures ; la force et la solidité avec lesquelles elle capeyait par les gros temps, sa légèreté par les brises, sa

prompte docilité à virer, et sa finesse à pincer le vent. Le lieutenant veillait à faire dresser les vergues, parer les manœuvres, et mettre à la mer la famille flottante des embarcations. Chaque canonnier cirait à l'envi sa caronade, dont le fer verni reluisait comme des souliers de bal ; une nuée de mousses et de timoniers, attachés à l'habitable, aux grillages des claires-voies, en fourbissaient le cuivre, tandis qu'à grand renfort de sèves d'eau et de sauberts, le pont devenait blanc comme une nappe. Les matelots travaillaient à raidir les haubans, relâchés par la forte traction des mâts sous l'effort des coups de vent de l'Atlantique ; partout, à la parole brève du lieutenant, sous son regard vigilant, on voyait régner l'activité, la précision et le silence.

Pourtant, malgré l'attention qu'il prêtait aux moindres détails de son devoir, il était facile de découvrir qu'une préoccupation profonde dévorait le jeune officier. Ses yeux se portaient fréquemment vers une anse retirée située à peu de distance, sur la droite, en regardant la ville de Sainte-Pierre ; cette petite baie, resserrée entre deux pointes coupées à pic, dont l'Océan ronge la base, s'appelle l'anse du Carbet, comme la rivière qui s'y jette à la mer, et qui prend sa source dans le massif central des montagnes du même nom. La paroisse de ce quartier de l'île est la plus ancienne, et le souvenir du père Labat, qui y demeura longtemps, y est encore conservé. Au dessus du bourg, au sommet d'un morne dont la crête se prolonge jusqu'à la mer, et que recouvrait un ondoyant tapis de cannes à sucre, on découvrait, en 1809, à l'époque où commence cette histoire, à demi cachée sous l'ombre des tamarins et des sabliers, une jolie habitation dont le toit de tuiles rouges étincelait au soleil ; ses murs, couverts d'essentes bleues comme d'une armure d'écailles, se paraient d'une joyeuse écharpe de lianes de barbadine, et se blottissaient comme dans un nid, parmi les touffes d'hibiscus, les jastrams, et les lauriers-roses. Sur le revers intérieur du morne, une majestueuse allée de palmiers conduisait à la maison ; de chaque côté s'éparpillaient, dans un désordre pittoresque, les cases à nègres, chacune au milieu de la plantation de manioc, d'ignames ou de bananiers dont l'esclave a l'exploitation pour son profit particulier, et flanqués du petit jardin d'arbres à fruits qu'il cultive pour sa nourriture.

Un perron de quelques marches donnait sur